

ÉPREUVE D'HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

01

- Vous présenterez les documents en les rattachant aux programmes d'histoire ou de géographie enseignés en lycée professionnel.
- Vous choisirez un des documents proposés dont vous ferez l'analyse scientifique.
- Vous proposerez une exploitation pédagogique de ce document pour une classe de votre choix.

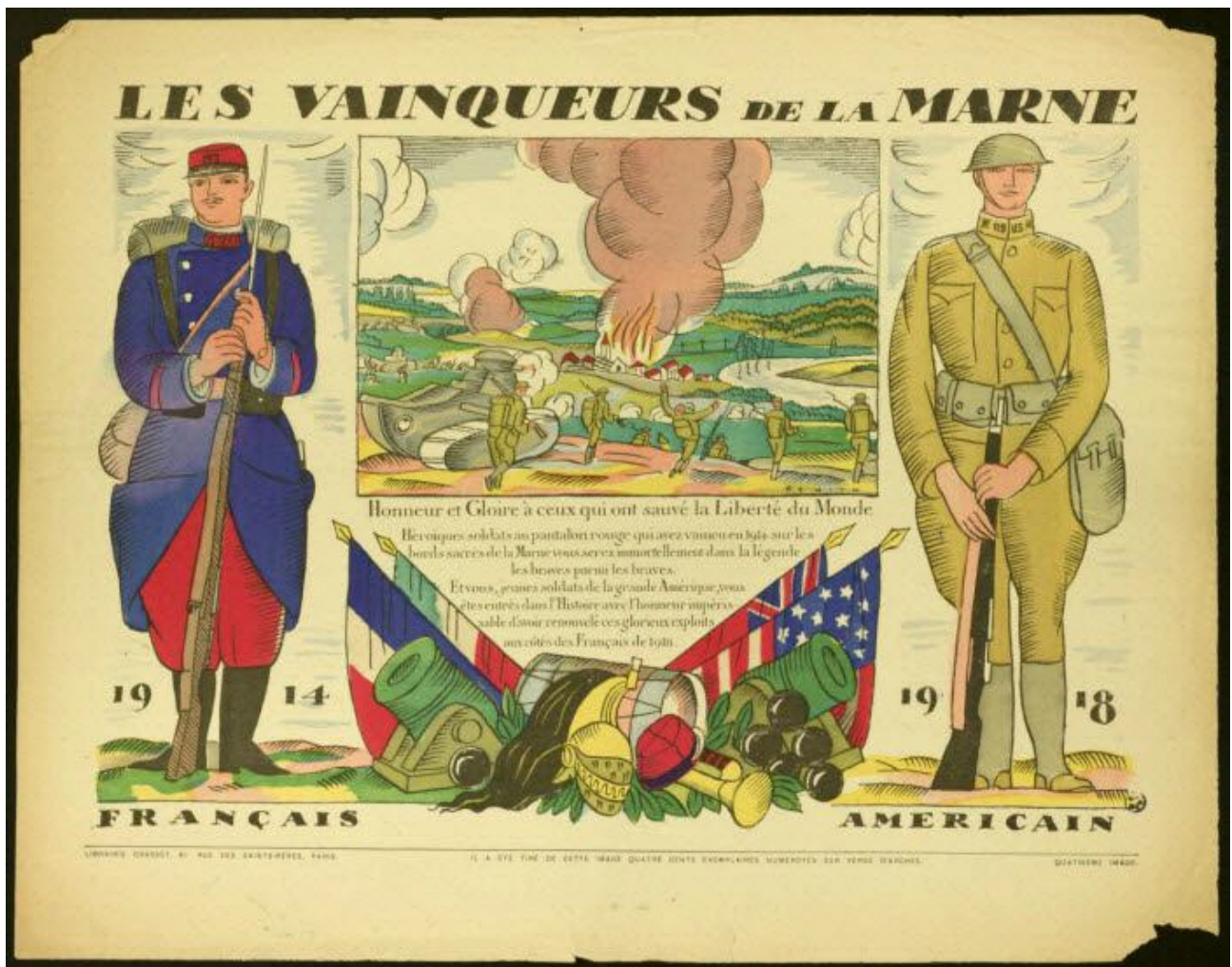
Documents

Document 1 : « Les vainqueurs de la Marne », auteur anonyme, estampe sur papier, après 1918, dimensions 36,8 x 41 cm, MuCEM, Marseille.

Site du MUCEM (page consultée le 30 décembre 2014)

Document 2 : Extraits de Jean Echenoz, *14*, Les Editions de Minuit, Paris, 2012.

Chapitre 10, page 74 – page 79.

Document 1 :Transcription du texte :- Au centre du document :

- « Honneur et Gloire à ceux qui ont sauvé la Liberté du Monde
- Héroïques soldats au pantalon rouge qui avez vaincu en 1914 sur les bords sacrés de la Marne vous serez immortellement dans la légende les braves parmi les braves. Et vous, jeunes soldats de la grande Amérique, vous êtes entrés dans l'Histoire avec l'honneur impérissable d'avoir renouvelé ces glorieux exploits aux côtés des Français de 1918."

- En pied de page :

- « Librairie Grasset, 61 Rue des Saints Pères, Paris.
- Il a été tiré de cette image quatre cents exemplaires numérotés sur vergé d'arches.
- Quatrième image."

Document 2 :

Dès le début de la matinée, ce jour-là, un bombardement très brutal a commencé : l'ennemi a d'abord envoyé des obus de gros calibre exclusivement, 170 et 245 bien ajustés qui labouraient les lignes en profondeur, créant des éboulements pour ensevelir les hommes valides et les blessés, vite étouffés sous les avalanches de terre. Anthime a manqué de rester dans un trou qui s'effondrait après la chute d'une bombe, échappant à des centaines de balles à moins d'un mètre de lui, à des dizaines d'obus dans un rayon de cinquante. Tressautant sans méthode sous la grêle, il a vu un instant sa fin quand un percutant est tombé encore plus près de lui, dans une brèche de tranchée comblée par des sacs à terre dont un, éventré puis projeté par l'impact, l'a presque assommé tout en le protégeant par chance des éclats. C'est le moment qu'a choisi l'infanterie adverse, profitant du désordre, de l'affolement général et du sens dessus dessous du réseau, pour attaquer en masse, terrifiant d'un seul coup l'ensemble de la troupe dans laquelle une panique s'est produite : tout le monde s'est enfui vers l'arrière en hurlant que les Boches arrivaient.

Se traînant à plat ventre vers le premier abri venu, Anthime et Bossis sont parvenus à se dissimuler sous une sape à quelques mètres sous terre, et c'est alors qu'aux balles et aux obus se sont adjoints les gaz : toute sorte de gaz aveuglants, vésicants, asphyxiants, sternutatoires ou lacrymogènes que diffusait très libéralement l'ennemi à l'aide de bonbonnes ou d'obus spéciaux, par nappes successives et dans le sens du vent. Dès la première odeur de chlore, Anthime a mis son bandeau protecteur et convaincu Bossis par gestes de quitter la sape pour sortir en plein air : s'ils y étaient exposés aux projectiles, ils pouvaient au moins se soustraire à ces vapeurs fort lourdes et plus insidieusement tueuses encore, qui s'accumulaient et séjournaient longtemps au fond des trous, des tranchées, des boyaux après le passage de leur nuage.

[...]

Et dès le lendemain matin ça n'a plus eu de cesse encore, dans le perpétuel tonnerre polyphonique sous le grand froid confirmé. Canon tonnante en basse continue, obus fusants et percutants de tous calibres, balles qui sifflent, claquent, soupirent ou miaulent selon leur trajectoire, mitrailleuses, grenades et lance-flammes, la menace est partout : d'en haut sous les avions et les tirs d'obusiers, d'en face avec l'artillerie adverse et même d'en bas quand, croyant profiter d'un moment d'accalmie au fond de la tranchée où l'on tente de dormir, on entend l'ennemi piocher sourdement au-dessous de soi-même, creusant des tunnels où il va disposer des mines afin de l'anéantir, et soi-même avec.

On s'accroche à son fusil, à son couteau dont le métal oxydé, terni, bruni par les gaz ne luit plus qu'à peine sous l'éclat gelé des fusées éclairantes, dans l'air empesté par les chevaux décomposés, la putréfaction des hommes tombés puis, du côté de ceux qui tiennent encore à peu près droit dans la boue, l'odeur de leur pisse et de leur merde et de leur sueur, de leur crasse et de leur vomi, sans parler de cet effluve envahissant de rance, de moisi, de vieux, alors qu'on est en principe à l'air libre sur le front. Mais non : cela sent le renfermé jusque sur sa personne et en elle-même, à l'intérieur de soi, derrière les réseaux de barbelés crochés de cadavres pourrissants et désarticulés qui servent parfois aux sapeurs à fixer les fils du téléphone – cela n'étant pas une tâche facile, les sapeurs transpirent de fatigue et de peur, ôtent leur capote pour travailler plus aisément, la suspendent à un bras qui, saillant du sol retourné, leur tient lieu de portemanteau.

Tout cela ayant été décrit mille fois, peut-être n'est-il pas la peine de s'attarder encore sur cet opéra sordide et puant. Peut-être n'est-il d'ailleurs pas bien utile non plus, ni très pertinent, de comparer la guerre à un opéra, d'autant moins quand on n'aime pas tellement l'opéra, même si comme lui c'est grandiose, emphatique, excessif, plein de longueurs pénibles, comme lui cela fait beaucoup de bruit et souvent, à la longue, c'est assez ennuyeux.